Ève Gardien

L'apprentissage du corps après l'accident

Sociologie de la production du corps

Collection

Handicap, vieillissement, société

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. 04 76 82 56 52 – email: pug@pug.fr
www.pug.fr – www.izibook.pug.fr

Préface

L'ouvrage d'Ève Gardien est à l'évidence important. Il nous situe devant un sujet grave, dira-t-on. Il contribue à une connaissance sociologique du corps, peut-on encore avancer. Mais il ne s'agit pas que de cela. Ève Gardien nous fait plonger dans l'expérience du corps dépossédé. Elle nous invite alors à interroger de manière fondamentale la question de la construction corporelle et le sens même du corps comme rapport au monde et à soi. Devant ce livre hors de l'ordinaire, il faut alors dire qu'il ne porte pas sur un sujet « grave » comme on pourrait le dire s'il fallait « songer » au handicap. Il est fondamental. De même, il ne suffirait pas de dire qu'il contribue à la bonne science du corps : il la bouscule radicalement.

On n'aura rien dit de très novateur si l'on rappelle que le corps procède à la fois de l'évidence et de l'impensé. Ou si l'on réduit le handicap corporel au handicap d'un corps normal. On n'aura rien fait de mieux si l'on croit subversif (peut-être) de dire que le normal n'est pas si normal qu'on veut le croire. C'est l'expérience d'un désapprentissage, la plongée dans l'inconnu d'un corps autre, autre que soi tout en même temps qu'il situe toujours le soi-même dans une relation à soi et au monde que raconte cet ouvrage. Aussi bien, plutôt que d'ajouter aux connaissances « des pratiques corporelles », il contribue à poser la question du corps, ce qui n'a rien à voir. On quitte ici les commentaires naïfs ou savants, la description facile ou la théorie redondante. Que le corps soit une construction socioculturelle, nous le savons depuis longtemps. L'on ne saurait toujours se référer à Marcel Mauss au prétexte que le premier il aurait « osé » parlé des « techniques du corps ». Ce texte ancien trouve ses prolongations logiques dans la thèse d'un « schéma corporel » bourdieusien et l'idée (sans grande révolution) que le corps incorpore ou intériorise la culture dominante qu'il reproduit en la naturalisant, ou dans l'inventaire des manières corporelles comme autant de « révélateurs » des cultures qui l'ont produit. Si la sociologie n'était définitivement capable que de cette démonstration ou de cette érudition, vaudrait-elle vraiment « une heure de peine », comme le demandait Max Weber ? À lire l'ouvrage d'Ève Gardien, on comprend que l'avenir de la

sociologie ne se situe ni dans la stricte observance des territoires assignés par des courants formés dans les années 1970, ni dans une fuite en avant au prétexte d'une « pluridisciplinarité » dont l'idée (sans aucun lendemain administratif) date des mêmes années.

L'auteur de ce livre n'a pas la faiblesse d'ignorer des héritages nécessaires ni l'audace de n'en pas respecter l'autorité. Elle s'autorise à cheminer à sa manière au cœur d'une problématique physique et cela en prenant le corps dans son terrain même, comme le font les médecins. Une certaine prétention aura conduit les sciences humaines à se croire bien entendu plus savantes que les docteur Knock, que les laborantins incultes ou que le scientifique des organes limité à sa paillasse. Ève Gardien montre sans besoin de querelle avec les sciences médicales, les hésitations, les désarrois, les embarras, les gênes, l'humanité hésitante d'un monde d'experts devant ceux qui portent au regard du spécialiste une humanité mal compréhensible : parce qu'elle est d'abord portée par un sujet humain qui a du mal à se comprendre lui-même.

L'ouvrage serait banal – il serait peut-être odieux – s'il invitait à répartir des positions et à décider qu'une hiérarchie sépare la personne alitée de celui qui marche. C'est tout à la fois la crise fondamentale d'un corps dérobé et l'incapacité médicale à prédire le vrai qu'Ève Gardien raconte. Elle n'oublie donc pas que « Foucault », dont certains pressés ont décidé en le résumant de faire leur cervelle, n'est pas nécessairement le très grand philosophe qu'il nous fallait pour penser le médical. Le savoir serait pouvoir ? Oui, mais quand le non-savoir est à l'œuvre de part et d'autre, alors de quoi s'agit-il ? Si l'on devait croire que le monde médical est l'essentiel pouvoir d'un monde dominant, alors il n'est pas mauvais de rappeler que Lévinas parlait de la « vocation médicale de l'homme ». Bien loin de la « volonté de puissance », la médecine et sa technologie qu'il est de mode d'attaquer comme si elle devait aliéner notre « nature », procède d'un impératif avant que de s'exercer comme domination.

Il existe une autre façon de se référer à Mauss. Non pas en invoquant la thèse d'un « fait social total », mais en reprenant l'idée (plus hasardeuse, mais aussi plus décisive) d'un « montage symbolique ». Le corps advient alors comme évidente inévidence, banalité intrigante, étrangeté ordinaire. Tout en même temps qu'il est moi-même, le corps ne coïncide pas exactement avec moi, et donc le « moi-même » doit se réévaluer. Quel est donc

ce moi qui serait moi ? Pourquoi deux « moi » devraient-ils me définir dans le rapport à « moi-même » ? De quelle mêmeté s'agirait-il et donc en quoi le corps situe-t-il un écart, tout en même temps que du corps au monde il n'y aurait, comme le disait Merleau-Ponty, aucune frontière à traverser ? D'un coup le monde devient lointain, tout en même temps qu'il demeure proche. C'est sa proximité qui devient autre. C'est une altérité qui devient altération. On aurait tôt fait de glisser à côté du monde parce que l'autre que soi devient celui qu'on est, parce que le « je est un autre » de Rimbaud ne tient plus d'une psychose dépassée poétiquement (quoiqu'au risque de n'en pas vivre bien longtemps), mais d'une réalité physique et mise en fauteuil. Installé dans cette immobilité qui ne cherche pas le confort, que devient-on ? Et comment survivre au corps en allé comme à la disparition de cette image de soi qui correspondait à la société des gens debout ? Comment se recrée le corps autre, et comment se réagence l'intelligence de cette altération ? Chez Ève Gardien, le corps n'est pas seulement le corps. C'est l'idée de corps, irréductible au corps organique, qui s'impose toujours. Suffirait-il de dire qu'il est mental ? Ou qu'un moteur symbolique supplée la motorisation défectueuse des organes. Le symbolique n'est pas qu'affaire de concepts, d'idées ou de notions. C'est parce que le corps n'est pas que ce corps qu'il insiste toujours et répond autrement.

Il y a une dimension « clinique » dans l'ouvrage d'Ève Gardien. D'une part, ce sont des cas qui sont pris en compte. La « théorie » n'est pas mise en avant. Elle ne se vérifie pas en un terrain. On comprend que celui-ci n'est pas qu'un territoire, qu'un monde tenu sous concepts prédisposés à vaincre l'obstacle d'une empiricité dont il faudrait d'autant plus faire la publicité qu'on l'aurait « dominée ». D'autre part, Ève Gardien sait avec pudeur faire part de l'intimité (la nudité par exemple, mais aussi la douleur). Elle n'en « dévoile » rien. Elle montre les voiles nombreux qui constituent l'épaisseur fragile d'une identité tourmentée. La vie quotidienne qui se réapprend par solidarités ou complicités ne génère pas des communautés étanches. C'est devant le handicap majeur, comme devant l'homme vulnérable, une humanité qui se travaille.

Quand l'avenir revient brusquement dans le présent du présent, quand il se rétrécit dans le geste qui demeure possible, l'identité n'est plus gouvernée par un futur qui se reporterait de jour en jour. Il arrive que la limite

s'atteigne. Comment peut-on la placer plus loin ? Pour son propre regard, et pour celui des autres.

Patrick Baudry

Professeur de sociologie – Université Bordeaux III

Chercheur associé au LAIOS-CNRS Paris